

Roman publié en feuilleton entre 1869 et 1870, très peu de temps avant le décès de l'écrivain, mais dont la conception date d'une vingtaine d'années auparavant, et qui n'avait jamais paru en volume précédemment que coupé en deux tomes (intitulés posthument *Le Docteur mystérieux* et *La Fille du marquis*), *Création et rédemption* retrouve dans cette édition la place qui lui appartient de droit dans une œuvre complexe mais cohérente, au sein de laquelle Dumas – « par les procédés qui sont les siens » (19), rappelle Julie Anselmini dans une introduction éclairante – poursuit une réflexion systématique sur le devenir historique de la France et de l'humanité. C'est la grande Révolution qui se situe au cœur de l'intrigue, ce moment fondamental dont l'auteur s'est efforcé dans tellement de romans de saisir les mécanismes qu'il devine à l'œuvre derrière l'apparence tour à tour tragique et grotesque des événements. Et les procédés de l'écrivain – qui ne se prive pas de prendre librement la parole en son nom propre et de revendiquer un savoir authentiquement historique dans un foisonnement narratif entraînant de situations dramatiques et pathétiques – sont bien ceux qu'il a appris à maîtriser mieux que quiconque dans sa longue carrière de romancier et d'auteur théâtral à succès. L'introduction les met habilement en lumière : les intersections de la politique et du sentiment à une époque où l'amour et la mort ne font qu'un ; la fascination de la science dans ses atours les plus mystérieux, dont en particulier le magnétisme, « forme de merveilleux, moderne et scientifique » (11) ; la présence sous-jacente de courants mythologiques, surtout ici de source biblique ; l'inspiration fantastique, mise dans le roman au service de la volonté de déchiffrer les motifs cachés de l'histoire, car « [p]our surmonter définitivement le traumatisme engendré par la Terreur, il faut [...] parvenir à l'intégrer dans une vision historique globale » (22). Union réussie et surprenante de conte de fées et d'utopie révolutionnaire, qui se termine sur une scène de mariage symbolique, grand moment de réconciliation sociale, ce roman aux multiples facettes méritait largement d'être redécouvert et d'être de nouveau offert sous son titre original, si juste et évocateur. *Création et rédemption*, que Julie Anselmini qualifie à raison de « œuvre majeure, où aboutit la pensée historique, politique et sociale de l'auteur » (28), constitue en effet un sommet dans la création romanesque dumasienne, qui permet de mieux comprendre et apprécier l'unité et la logique sous-jacentes de la vision historique de ce monstre de créativité débridée que fut Alexandre Dumas.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Gaudin, François. *Genèse d'un esprit. Kardec avant Kardec*. Préface de Nicole Edelman. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, Collection Essais, 2024. 226 p.

Il est des écrivains, des scientifiques ou des artistes qui nécessitent des décennies de travail assidu pour se former une réputation solide et construire les bases des théories ou des œuvres qui vont léguer leur nom à la postérité. D'autres, comme Allan Kardec, le (jadis) célèbre spirite, dont le nom, ou plutôt le pseudonyme, ne devint connu qu'après qu'il ait dépassé l'âge de cinquante ans, semblent surgir soudain tout armés telle Minerve. Mais cette impression peut se révéler trompeuse. Et c'est un peu cette tromperie – bien involontaire dans ce cas et due simplement aux aléas d'un parcours humain, professionnel et intellectuel fort singulier – que vient démystifier dans ce long essai François Gaudin, en reconstituant la vie et les activités d'Hyppolite Rivail (le vrai nom de Kardec) avant qu'il ne se fasse reconnaître comme le fondateur d'un mouvement qui rêvait de concilier la religion et la science.

La tâche n'était pas aisée. Comme l'indiquait un rapport de police, « les renseignements sur ses premières années [...] font défaut » (166). Gaudin, dans ce qui ressemble justement fort à une enquête policière, a donc recours aux témoignages bruts

que peuvent fournir les archives, les documents administratifs, les listes des membres des sociétés auxquelles Rivail appartenait, les dossiers municipaux ou autres...

Enfant vraisemblablement illégitime, Hyppolite Rivail est élevé depuis l'âge de trois ans par sa mère seule, le père étant porté disparu lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon en 1807, même si en réalité il n'a fait qu'abandonner le foyer conjugal. C'est à l'âge de onze ans, en 1815, que l'enfant est envoyé en Suisse, à Yverdon, dans une école dirigée par le célèbre pédagogue Pestalozzi. L'influence de Pestalozzi sur Rivail se fera sentir profondément et aura des conséquences durables sur le parcours de vie du futur inventeur du spiritisme. L'élève ne tarde pas à devenir assistant du maître, dans cet établissement où l'on s'efforce d'inventer une « éducation visant l'autonomie des individus » (58). Rivail y acquiert une passion pour les sciences de l'enseignement, domaine dans lequel il s'engage à fond, ce qui permet à Gaudin d'affirmer qu'il « était tenu, de son vivant, pour un disciple important de Pestalozzi et [...] sa réputation dépassait les limites de la vieille Europe » (55). Une fois monté à Paris en 1823, Rivail publie un manuel d'arithmétique, continue de s'intéresser à la réforme de la pédagogie et en 1830, ouvre le « Lycée polymatique » (79), qu'il dirigera avec sa femme pendant une dizaine d'années. Parallèlement à ses activités d'enseignant, il ne cessera de produire des manuels, comme la *Grammaire française classique* (1831) ou des recueils de dictées, dont plusieurs seront longtemps utilisés dans les écoles, mais qui ne font rentrer dans les caisses du couple que des droits d'auteur assez limités, qui n'autorisent guère une existence aisée. L'expérience du « lycée polymatique », où l'on dispensait un enseignement varié où les sciences occupaient une place de choix, montre bien « combien l'esprit de Rivail fait figure d'héritier des Lumières et se montre contemporain des premiers socialismes – Charles Fourier est encore vivant et l'influence de Saint-Simon est alors à son plus haut » (83). En reconstituant la « sociabilité savante » (140) de Rivail – membre de quantité d'associations, dont la Société phrénologique de Paris, fautrice d'une science matérialiste – et en soulignant l'« idéal vulgarisateur » (148) de ces groupements – qui se retrouva par la suite dans le souci de Kardec de mettre le spiritisme à la portée... de tous les esprits – Gaudin retrouve bien en effet les intersections typiques de l'époque entre le socialisme et toutes les théories qui pouvaient aspirer à une forme quelconque, aussi étrange puisse-t-elle maintenant nous paraître, de modernité.

La tentative généreuse du lycée n'était toutefois pas destinée à durer. À une époque où l'enseignement n'était pas encore obligatoire et la population estudiantine était par conséquent nécessairement restreinte, l'établissement de Rivail, miné par des dettes et par le « sens pour le moins approximatif de l'administration et de la gestion » (126) de son fondateur, fait long feu. Le pédagogue ne se décourage cependant pas et s'invente de nouvelles activités. Il fait la connaissance du jeune Maurice Lachâtre, le futur éditeur d'Eugène Sue (à qui Gaudet a consacré ailleurs d'éclairantes études). Les deux, qui partagent un intérêt pour le magnétisme, fondent ensemble en 1839 une société financière, la Banque des échanges – nouvelle aventure qui, si elle permet à Rivail de s'intituler longtemps « banquier », n'eut pas non plus le succès espéré. Persistant et obstiné, Rivail continue de s'activer et s'adonne à diverses activités et entreprises commerciales. Il deviendra même administrateur-caissier du Théâtre des Délassements comiques, ainsi que probablement d'autres théâtres, et tiendra les comptes d'une librairie religieuse. « Tant de démarches et si peu de résultats » (138), commente son biographe.

Le volume se termine là où les autres ouvrages consacrés à Kardec ont tendance à commencer : avec le succès qui sourit enfin à Rivail, rebaptisé par un esprit, en 1856, lors d'une séance, du nom qui lui permettra de passer à la postérité. La publication du *Livre des esprits* et d'autres ouvrages de la même eau, tous également fort bien reçus et traduits rapidement en plusieurs langues étrangères, permettent au pédagogue, depuis toujours passionné de phénomènes paranormaux, d'échapper à la précarité financière qui avait été

jusque là la malédiction de toute son existence. Mais l'argent ne lui monte pas à la tête. Quoi qu'on veuille bien penser du spiritisme et de ses adeptes, il ne fait pas de doute qu'Hyppolite Rivail ne s'était pas transformé en Virgile de l'au-delà à l'usage du monde moderne pour le vulgaire amour des gros sous.

Le spiritisme jouira pendant longtemps d'une popularité diffuse au niveau mondial, qui dura même après la « désincarnation » de Kardec – comme le disent les adeptes de son mouvement – et s'étendit jusqu'en des pays comme le Brésil, où ses Évangiles trouvèrent un terreau particulièrement fertile. Cela malgré l'hostilité marquée de l'église catholique, y compris un autodafé de livres spirites à Barcelone en 1861. Gaudin, en retraçant la formation intellectuelle de Kardec et en mettant en lumière le rôle central que joua dans sa vie son association avec l'école Pestalozzi, formule une hypothèse intrigante : se pourrait-il que l'inspiration qui a mené le jeune Hyppolite à tenter d'échafauder une théorie permettant la conciliation des religions, lui soit venue de ses expériences d'Yverdon, alors que le catholique qu'il était vit des tensions inévitables dans un canton de Vaud fièrement protestant ? La question mérite d'être posée, et elle n'est pas la seule, dans ce volume, qui donne à réfléchir.

Quoi qu'il en soit, cet essai, fruit d'une série de recherches patientes et approfondies, a le grand mérite de restituer avec clarté et concision l'existence d'un de ces « autodidactes singuliers aux parcours étonnants » (182) qui n'étaient pas si rares que cela à ce temps-là, et qui combinaient à leur façon (aussi naïve fût-elle) la passion pour les sciences et l'éducation, le progressisme dans son sens le plus large et une curiosité intellectuelle désinhibée qui manque cruellement à notre époque de conformisme et de paresse mentale.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Krueger, Cheryl. *Perfume on the Page in Nineteenth-Century Paris*. University of Toronto Press, 2023, 364 p.

Enhanced by 45 beautiful illustrations, Krueger's fascinating book examines the intersection of literary production, medical writing, fashion trends, and social practices during a century that witnessed the rise of modern French perfume culture (4). Drawing on studies of olfaction in fields as wide-ranging as anthropology, cognitive science, cultural history, literary criticism, and psychology, Krueger does not aim to create an exhaustive chronicle of references to perfume in nineteenth-century literature, but rather to investigate olfactory cues as markers of linguistic, aesthetic, and social codes (20).

Chapter 1 analyzes the anxiety surrounding the rise of synthetic perfumes and the concurrent democratization of fragrance-wearing among women (25). Portable scent delivery devices (artificial corsages, nosegays, handkerchiefs, gloves, bookmarks, pincushions, and vinegar bottles dangling from chatelaines) proliferated, allowing women to mitigate the dangers of stifling indoor air and pungent city streets as well as to make a fashion statement (30). In general, natural materials were perceived as more wholesome than synthetics, floral scents as more tasteful than the animalic civet or musk, and single-note scents (soliflores) as preferable to mixtures (bouquets) (40). Literary texts woven into Krueger's argument are Zola's *La Faute de l'abbé Mouret*, *La joie de vivre*, and *Nana*; Huysmans's *Marthe, histoire d'une fille*; and Edmond de Goncourt's *La fille Elisa*.

Chapter 2 considers whether smell specialists of the nineteenth century were concerned about the limits of an olfactory vocabulary, since many languages, including English and French, have never developed an exhaustive lexicon of adjectives specific to smell, reflecting a cultural bias that accords greater value to sight and hearing (77). After all, the verb *sentir* is ambiguous, as is the noun *parfum* since it designates both flavor and scent. Krueger juxtaposes Baudelaire's well-known "Correspondances" and the oft-